

En consacrant mes droits, il fera son devoir ;
Mais prenons ; ce qu'on tient, on est sûr de l'avoir.
La dépouille à nous tous, chevaliers ; en campagne !
Et, par la Pâque-Dieu, des fiefs pour qui les gagne !
(*Haut et se tournant vers l'assemblée.*)

En brave qu'il était, le noble duc est mort,
Messieurs ; ce fut hasard, quand on nous vit d'ac-
[cord.

Il m'a voulu du mal, et m'a fait à Péronne,
Passer trois de ces nuits qu'avec peine on pardonne ;
Mais tout ressentiment s'éteint sur un cercueil ;
Il était mon cousin ; la cour prendra le deuil.

ACTE QUATRIÈME

La chambre à coucher du roi ; deux portes latérales ; un prie-dieu, et, au-dessus, une croix suspendue contre la muraille. Une fenêtre grillée ; des rideaux à demi-fermés qui cachent un lit placé dans un enfoncement. Une cheminée et du feu.

SCÈNE I

NEMOURS, COITIER.

COITIER

Entrez, j'avais besoin d'épancher ma tendresse :
Qu'enfin sur sa poitrine un vieil ami vous presse !

NEMOURS

Bon Coitier !

COITIER

De trois fils lui seul est donc resté ;
Lui, l'enfant de mon cœur qu'au berceau j'ai porté,
Que mes bras ont reçu des flancs qui l'ont fait
[naître !

Oui, voilà bien les traits, le regard de mon maître !

NEMOURS

Je lui ressemble en tout ; Coitier, j'aurai son sort.

COITIER

Par le ciel tu vivras !... Excusez ce transport :
D'un ancien serviteur, j'ai l'âme et le langage,
Monseigneur.

NEMOURS, *lui serrant la main.*

Digne ami !

COITIER

Ne perdez pas courage,

NEMOURS, *promenant ses regards autour de lui.*
Des verrous, des barreaux, encore une prison.

COITIER

C'est la chambre du roi.

NEMOURS

Quoi ! ce triste donjon !

COITIER

Voyez : un crucifix, un missel, des reliques,
Qu'ont usés dans ses mains ses baisers frénétiques ;
(*Lui montrant un poignard.*)

Une arme qu'il veut voir et qu'il n'ose toucher ;
Des rideaux où la peur vient encor le chercher.
Sous leurs plis redoublés en vain il se retire,
Le remords l'y poursuit, un bras hideux les tire,
S'applique sur son cœur, et ce lit douloureux,
Nemours, est le vengeur de bien des malheureux.
Il doit vous voir ici.

NEMOURS

Qu'entends-je ?

COITIER

Avant une heure,

Il nous y rejoindra.

NEMOURS

Comment seul ?

COITIER

Que je meure,

S'il n'amène avec lui, pour veiller sur ses jours,
La meute d'Écossais qu'en laisse il tient toujours ;
Il pouvait cependant s'épargner les alarmes ;
Tristan n'était pas homme à vous laisser des armes.
Comme il suivait de l'œil vos moindres mouvements
Quand ses doigts exercés touchaient vos vêtements !
Comme il lisait du roi l'ordre et la signature !
Il est geôlier dans l'âme et bourreau par nature.

NEMOURS

L'infâme !

COITIER

Quel courroux dans son regard altier,
Lorsqu'il vit avec moi sortir son prisonnier !

Sa figure a pâli, par la rage altérée.
On eût dit un limier, les yeux sur la curée,
Quand un piqueur du roi, le coutelas en main,
Vient ravir sous ses dents un lambeau du festin.

NEMOURS

Me voir, moi, dans ce lieu !

COITIER

C'est celui qu'il préfère
Pour peu qu'un entretien exige du mystère.
Votre prison d'ailleurs ne l'aurait pas tenté.
Le frisson dévorant dont il est agité
S'accommoderait mal de l'horreur qu'elle inspire
Et des froides vapeurs qu'un malade y respire.

NEMOURS

Que me veut-il ?

COITIER

Avant de vous le déclarer,
C'est moi qu'il a choisi pour vous y préparer.

NEMOURS

Mais qui m'a pu trahir ? l'a-t-il dit ?

COITIER

Je l'ignore.
Commine est innocent : sa disgrâce l'honore.
Le maître, à son retour, ne l'a pas ménagé ;
Vrai Dieu, quelle fureur.

NEMOURS, *vivement*

Sur lui s'est-il vengé ?

COITIER

En paroles ; la paix sera facile à faire :
On est bientôt absous quand on est nécessaire.
Soyez-le donc.

NEMOURS

Qui, moi ?

COITIER

Vous le rendrez clément :
S'il condamne sans peine, il pardonne aisément.

NEMOURS

Lui !

COITIER

La douleur dit vrai : je dois donc le connaître.
Peu d'hommes sont méchants pour le plaisir de
[l'être ;

Pas un, hormis Tristan : l'intérêt ici-bas,
Et non l'instinct du mal, fait les grands scélérats.
Instruit de votre sort, j'ai couru vous défendre.
D'abord votre ennemi ne voulait pas m'entendre ;
Mais la douleur l'abat, et j'en ai profité ;
Car vous étiez perdu, s'il se fût bien porté.
J'ai l'art d'appivoiser son humeur irascible,
Nemours ; j'ai mis le doigt sur la fibre sensible :
La Bourgogne est son rêve, il la veut en vieillard ;
Désir de moribond n'admet point de retard.
J'ai dit que vous pouviez hâter cette conquête.

NEMOURS

Vous, Coitier.

COITIER

Médecin, je n'agis qu'à ma tête.
Le peuple croit en vous ; cher à ses magistrats,
Vous avez leur estime et l'amour des soldats ;
Vos amis dans leurs mains tiennent les forteresses :
Vous pouvez donc beaucoup par l'or ou les pro-
[messes,
Soit pour gagner les cœurs aux Etats assemblés,
Soit au pied d'un château pour en avoir les clés.
Agissez ; c'est un mal, j'y répugne moi-même ;
Mais l'extrême péril veut un remède extrême.
Vous vivez, en un mot, si vous obéissez ;
Sinon, vous êtes mort ; j'ai tout dit : choisissez.

NEMOURS

Moi, de mon protecteur dépouiller l'héritière,
Pour qui ? pour le bourreau de ma famille entière !

COITIER

Nemours, mon noble maître, accepte par pitié !
Si c'est un tort, eh bien ! j'en prendrai la moitié,
Comme autrefois ma part dans cette coupe amère
Que je t'ai vu, mourant, refuser de ta mère.
Ta bouche, après la mienne, osa s'en approcher ;
La vie était au fond et tu vins l'y chercher.
Nemours, je te sauvai : que je te sauve encore !
Ce sont tes droits, tes jours, ta grâce que j'implore,
Moi, ton vieux serviteur, moi, qui venais jadis
Me pencher sur ta couche en te nommant mon fils !
Oui, mon fils, oui, c'est moi qui demande ta grâce,
La mienne, et je l'attends à tes pieds que j'em-
[brasse.

NEMOURS

Jamais : plutôt mourir !

COITIER

Tu le veux ?

NEMOURS

Je le dois.

COITIER, *qui va ouvrir la porte de son appartement.*
 Regarde : ce cachot, c'est mon asile à moi ;
 Mais tout l'or que prodigue un tyran qui succombe
 M'eût-il à son cadavre attaché dans sa tombe ?
 Non ; si pour m'y résoudre il ne m'eût assuré
 Le droit qu'il avait seul d'en sortir à son gré.
 Mon malade céda ; mes soins, c'était sa vie.
 Tiens, reçois-la de moi cette clé qu'on m'envie :
 Quand j'obtins ce trésor, il me sembla moins doux,
 C'était ma liberté ; c'est la tienne.

NEMOURS

Mais vous,

Coitier, je vous expose.

COITIER

Il souffre.

NEMOURS

Sa colère...

COITIER

Il souffre ; ne crains rien. Que ce flambeau t'éclaire ;
 Prends cette arme ; descends : un passage voûté,
 Une porte, et le ciel, les champs, la liberté !
 La liberté, mon fils !

NEMOURS, *qui a saisi le poignard.*

Oui, cette arme... j'espère...

J'accepte.

COITIER, *lui tendant les bras.*

Encor, Nemours, encor !... ton digne père
 M'a donc laissé des pleurs !... Je crains le roi ; va,
 Je cours en l'abordant l'arrêter, si je puis. [fuit ;

SCÈNE II

NEMOURS, *qui revient sur le devant de la scène,
 après avoir fermé la porte de l'appartement de Coitier.*

Non pas la liberté, Coitier, mais la vengeance

(Elevant le poignard.)

La voilà, je la tiens ; il est en ma puissance.
 Aucun autre que toi ne m'a vu dans ce lieu ;
 Tu m'en crois déjà loin ; mais j'y reste avec Dieu,
 L'inexorable Dieu, qui veut que je demeure,
 Pour qu'il tombe à mes pieds, qu'il s'y roule, qu'il
(Faisant un pas vers le lit.) [meure.

Là, mon père : oui, c'est là ! mes deux frères et toi,
 Vous ouvrez ces rideaux pour les fermer sur moi ;
 Faites qu'à ses regards votre vengeur échappe ;
 Je serai patient, pourvu que je le frappe.
 Qu'il soit seul, et mon bras, là, dans son lit royal,
 Va consommer d'un coup ce meurtre filial.

(Il va écouter à la porte.)

Aucun bruit, mon cœur bat... C'est une horrible

[joie

Que celle d'un bourreau qui va saisir sa proie ?
 Horrible !... C'est la mienne : elle oppresse mon sein.
 Que de courage il faut pour être un assassin !
(Il tombe dans un fauteuil, et se relevant tout à coup.)

Mais ne le fut-il pas ! Supplices pour supplices !
 De tes douleurs, mon père, il a fait ses délices ;
 Ton sang, j'en suis couvert ; il coule ; c'est ton sang
 Qui tombe sur mon front et s'y glace en passant.
 Allons ! mourant qu'il est, il faut que je l'achève :
 Ce sommeil qui le fuit, il va l'avoir sans rêve,
 Sans terreur, sans remords ; mais sous le coup
 [mortel,

Et pour ne s'éveiller que devant l'Eternel.

On vient.

(Il s'élançe derrière les rideaux.)

SCÈNE III

COITIER, LOUIS, MARIE, COMMINE,
 TRISTAN, ECOSSAIS, SUITE DU ROI.

COITIER

Pourquoi rentrer, sire ? Il fallait me croire :
 L'air vous eût soulagé.

LOUIS

Triste nuit, qu'elle est noire !

Qu'elle est froide ! je tremble.

(Bas à Coitier, en lui montrant sa chambre ?)

Il est là, ce Nemours ?

COITIER

Vous souffrez donc ?

LOUIS

Partout.

COITIER

Depuis longtemps ?

LOUIS

Toujours.

Je n'ai plus de repos ; l'air me glace ou me pèse.
Quelle angoisse !... et toujours ! et rien, rien ne l'a-
(Bas.) [païse.

Mais Nemours, qu'a-t-il dit ?

COITIER, *le conduisant vers la cheminée.*

Tenez, ranimez-vous.

LOUIS, *avec joie.*

Du feu !

MARIE, *qui le fait asseoir.*

Placez-vous là.

LOUIS, *se chauffant.*

Le soleil est moins doux.

Ah ! le feu, c'est la vie !

MARIE

On doit au monastère

Veiller, prier pour vous, et par un jeûne austère
Obtenir que ce mal ne vous tourmente plus,
Et que ce vent du nord tombe avant l'Angelus.

LOUIS, *la regardant.*

Tu réjouis mes yeux : que cette fleur de l'âge,
Que la jeunesse est belle !... Allons, souris.

COMMINE, *bas, à sa fille.*

Souris, ma fille !

MARIE, *en pleurant.*

Hélas ! je le voudrais.

LOUIS

Des pleurs !

Tu m'attristes, va-t'en, ou calme tes douleurs ;
Je puis tout réparer.

MARIE

Se peut-il ?

LOUIS

Oui, ma fille,

Si Nemours...

COITIER, *au roi.*

Regardez comme ce feu pétille !

LOUIS

Jusqu'au fond de mes os je le sens pénétrer.
Mes pauvres doigts roidis ont peine à l'endurer ;
Que je l'aime ! il me brûle, et pourtant je frissonne.

COITIER

Suivez donc une fois les conseils qu'on vous donne :

(S'avançant vers le lit.)

Venez vous reposer.

LOUIS

Non, Coitier, je veux voir

Le saint qui doit ici m'entretenir ce soir ;

(A Tristan.)

Nemours, surtout Nemours. Va le chercher, qu'il
[vienne.

TRISTAN

Il n'est plus sous ma garde.

LOUIS, *à Coitier.*

Il était sous la tienne.

TRISTAN

A mon grand désespoir : son arrêt prononcé,
Je tenais à finir ce que j'ai commencé.

MARIE, *à son père.*

Dieu !

COMMINE, *bas.*

Tais-toi !

LOUIS, *à Coitier.*

Dans ce lieu tu devais le conduire.

COITIER

Et je ne l'ai pas fait, n'ayant pu le séduire.

LOUIS

Je l'aurais pu, moi.

COITIER

Non.

LOUIS

Non ?

COITIER

Il vous eût bravé,

Vous l'auriez mis à mort...

LOUIS
Eh bien ?

COITIER
Je l'ai sauvé.

Sauvé !

MARIE

LOUIS, à Coitier.

Toi !

COITIER

Le captif est hors de votre atteinte.
Lorsque ses chevaliers ont quitté cette enceinte,
Il était dans leurs rangs, et je l'ai vu passer
Le pont que devant eux votre ordre a fait baisser.

LOUIS

Misérable ! et tu peux affronter ma vengeance !
(A Tristan.)

Mais il a donc aussi trompé ta vigilance ?
Vous me trahissez tous. Quel chemin a-t-il pris ?
Où le chercher ! Va, cours ; je mets sa tête à prix ;
Cours, Tristan !

TRISTAN

Dans la nuit, sans indices !

LOUIS

Qu'importe ?

Il faut qu'on me l'amène ou qu'on me le rapporte.

MARIE

Non, par pitié pour moi qui livrai son secret,
Pour moi qui l'ai perdu ! non : Dieu vous punirait.
Pardon ; Dieu vous entend : qu'à votre heure der-

[nière

Il accueille vos vœux comme vous ma prière ;
Pardon !...

LOUIS, à Commine.

Emmenez-la.

COMMINE, entraînant Marie.

Viens, ma fille !

LOUIS, en montrant Coitier.

Pour lui,

Ce traître, dès demain...

COITIER

Frappez dès aujourd'hui ;
Mais de vos maux, après, cherchez qui vous déli-
Je ne vous donne pas une semaine à vivre. [vre ;

LOUIS

Eh bien !... je mourrai donc ; mais j'entends, mais
(A sa suite.) [je veux,
Je...Sortez.

(A Coitier.)

Reste ici.

(Il se jette sur un siège.)

Je suis bien malheureux !

(Tout le monde sort, excepté Coitier.)

SCÈNE IV

COITIER, LOUIS.

LOUIS

Ne crois pas éviter le sort que tu mérites :
Tu l'auras ; mes tourments, c'est toi qui les irrites.
A braver ma fureur leur excès t'enhardit ;
Mais je t'écraserai.

COITIER, froidement.

Vous l'avez déjà dit,

Sire, faites-le donc.

LOUIS

Certes, je vais le faire.

Ton faux savoir n'est bon qu'à tromper le vulgaire.
Ton art ! j'en ris ; tes soins ! que me font-ils, tes

[soins ?

Rien. Je m'en passerai ; je n'en vivrai pas moins.
Je veux : ma volonté suffit pour que je vive ;
Je le sens, j'en suis sûr.

COITIER

Alors, quoi qu'il arrive,

Essayez-en.

LOUIS

Oui, traître, oui, le saint que j'attends,
Peut réparer d'un mot les ravages du temps.
Il va ressusciter cette force abattue ;
Son souffle emportera la douleur qui me tue.

COITIER

Qu'il se hâte.

LOUIS
Pour toi, privé de jour et d'air,
Captif, le corps plié sous un réseau de fer,
Tu verras, à travers les barreaux de ta cage,
Ma jeunesse nouvelle insulter à ta rage.

COITIER
D'accord.

LOUIS
Tu le verras.

COITIER
Sans doute.

LOUIS, *avec émotion.*

Faux ami,
M'as-tu trouvé pour toi généreux à demi ?
Va, tu n'es qu'un ingrat !

COITIER
Ce fut pour ne pas l'être
Que je sauvai Nemours.

LOUIS
L'assassin de ton maître,
Lui qui voulait ma perte !

COITIER
En chevalier : son bras
Combat, quand il se venge, et n'assassine pas.
Je devais tout au père, et me tiendrais infâme.
Si ses bienfaits passés ne vivaient dans mon âme.

LOUIS
Mais les miens sont présents, et tu trahis les miens.
Tu le trompes, ce roi qui t'a comblé de biens
De quel prix n'ai-je pas récompensé tes peines ?
De l'or, je t'en accable et tes mains en sont pleines.
Je donne sans compter, comme un autre promet :
Nemours, pour être aimé, fit-il plus ?

COITIER
Il m'aimait.
Vous, quels sont-ils, vos droits à ma reconnaissance ?
Dieu merci ! nous traitons de puissance à puissance.
L'un pour l'autre une fois n'ayons point de secret :
Vous donnez par terreur, je prends par intérêt.
En consumant ma vie à prolonger la vôtre,
J'en cède une moitié, pour mieux jouir de l'autre.
Je vends et vous payez ; ce n'est plus qu'un contrat.
Oh ! le cœur n'est pour rien, personne n'est ingrat.

Les rois avec de l'or pensent que tout s'achète ;
Mais un don qu'on vous doit, un bienfait qu'on vous

[jette,
Laissent votre âme à l'aise avec le bienfaiteur.
On paie un courtisan, on paie un serviteur ;
Un ami, sire, on l'aime ; et n'eût-il pour salaire
Qu'un regard attendri quand il a pu vous plaire,
Qu'un mot sorti du cœur quand il vous tend les bras,
Il aime, il est à vous, mais il ne se vend pas :
Comme on se donne à lui, sans partage il se donne,
Et, parjure à l'honneur lorsqu'il vous abandonne,
S'il vous regarde en face après avoir failli,
On a droit de lui dire : Ingrat, tu m'as trahi !

LOUIS, *d'une voix caressante.*
Eh bien ! mon bon Coitier, je t'aimerai, je t'aime.

COITIER
Pour vous.

LOUIS
Sans intérêt. Ma souffrance est extrême,
J'en conviens ; mais le saint peut me guérir demain.
C'est donc par amitié que je te tends la main :
De tels nœuds sont trop doux pour que rien les
[[détruise.

SCÈNE V

LES PRÉCÉDENTS, OLIVIER puis FRANÇOIS
DE PAULE

OLIVIER
Sire, François de Paule attend qu'on l'introduise.
LOUIS

Entrez.

(*Montrant Coitier.*)

Voyez, mon père, il a bravé son roi
Et je le lui pardonnais. Coitier, rentre chez toi.
(*En le conduisant jusqu'à son appartement.*)
Sur la foi d'un ami, dors d'un sommeil tranquille.

(*Après avoir fermé la porte sur lui.*)

Ah ! traître, si jamais tu deviens inutile !...

(*Il fait signe à Olivier de sortir.*)

SCÈNE VI

LOUIS, FRANÇOIS DE PAULE.

LOUIS

Nous voilà sans témoins.

FRANÇOIS DE PAULE

Que voulez-vous de moi ?

LOUIS, *prosterné.*

Je tremble à vos genoux d'espérance et d'effroi.

FRANÇOIS DE PAULE

Relevez-vous, mon fils !

LOUIS

J'y reste pour attendre.

La faveur qui sur moi de vos mains va descendre,
Et veux, courbant mon front à la terre attaché,
Baiser jusqu'à la place où vos pas ont touché.

FRANÇOIS DE PAULE

Devant sa créature, en me rendant hommage,
Ne prosternez pas Dieu dans sa royale image.
Prince, relevez-vous.LOUIS, *debout.*J'espère un bien si grand
Comment m'abaisser trop, saint homme, en l'adorant.
[plorant]

FRANÇOIS DE PAULE

Que puis-je ?

LOUIS

Tout, mon père ; oui, tout vous est possible.
Vous réchauffez d'un souffle une chair insensible.

FRANÇOIS DE PAULE

Moi !

LOUIS

Vous dites aux morts : Sortez de vos tombeaux,
Ils en sortent.

FRANÇOIS DE PAULE

Qui ? moi !

LOUIS

Vous dites à nos maux

Guérissez !...

FRANÇOIS DE PAULE

Moi, mon fils !

LOUIS

Soudain nos maux guérissent.

Et votre voix l'ordonne, et les cieus s'éclaircissent ;
Le vent gronde ou s'apaise à son commandement ;
La foudre qui tombait remonte au firmament.O vous, qui dans les airs retenez la rosée,
Qui versez sa fraîcheur à la plante épuisée,
Faites d'un corps vieilli reverdir la vigueur !Soyez, je suis mourant, ranimez ma langueur :
Tendez vers moi les bras : touchez ces traits livides,
Et vos mains, en passant, vont effacer mes rides.

FRANÇOIS DE PAULE

Que me demandez-vous, mon fils ? vous m'étonnez.

Suis-je l'égal de Dieu ? c'est vous qui m'apprenez

Que je vais par le monde en rendant des oracles
Et qu'en ouvrant mes mains je sème les miracles.

LOUIS

En moins dix ans, mon père ! accordez-moi dix ans,

Et je vous comblerai d'honneurs et de présents.

Tenez, de tous les saints je porte ici les restes ;

Si j'obtiens ces... vingt ans par vos secours célestes,

Rome, qui peut presser les rangs des bienheureux,

Près d'eux vous placera, que dis-je ? au dessus d'eux.

Je veux sous votre nom fonder des basiliques,

Je veux de jaspe et d'or surcharger vos reliques ;

Mais vingt ans, c'est trop peu pour tant d'or et

[d'encens.

Mon : un miracle entier ! De mes jours renaissants,

Comme la clarté sitôt ne me soit pas ravie ;

Un miracle ! la vie ! ah ! prolongez ma vie !

FRANÇOIS DE PAULE

Dieu n'a pas mis son œuvre au pouvoir d'un mortel.

Vous seul, quand tout périt, vous seriez éternel !

Roi, Dieu ne le veut pas. Sa faible créature

Ne peut changer pour vous l'ordre de la nature.

Ce qui grandit décroît, ce qui naît se détruit,

L'homme avec son courage, et l'arbre avec son

[fruit.

Tout produit pour le temps : c'est la loi de ce monde

Et pour l'éternité la mort seule est féconde.

LOUIS

Je me lasse à la fin, moine, fais ton devoir ;

Exerce en ma faveur ton merveilleux pouvoir,

Ou j'aurai, s'il le faut, recours à la contrainte
Je suis roi : sur mon front, j'ai reçu l'huile sainte
Ah ! pardon ! mais aux rois, mais aux fronts de

Ne devez-vous pas plus qu'à ces infortunés
Ces affligés obscurs, que, sans votre prière,
Dieu n'eût pas de si haut cherchés dans leur pays

FRANÇOIS DE PAULE

Les rois et les sujets sont égaux devant lui :
Comme à tous ses enfants il vous doit son appui
Mais ces secours divins que votre voix réclame
Plus juste envers vous-même, invoquez-les par

LOUIS, *vivement.*

Non, c'est trop à la fois : demandons pour le corps
L'âme, j'y songerai.

FRANÇOIS DE PAULE

Roi, ce sont vos remords,
C'est cette plaie ardente et par le crime ouverte
Qui traîne lentement votre corps à sa perte

LOUIS

Les prêtres m'ont absous.

FRANÇOIS DE PAULE

Vain espoir ! vous sentez
Peser sur vos douleurs trente ans d'iniquité
Confessez votre honte, exposez vos blessures
Qu'un repentir sincère en lave les souillures.

LOUIS

Je guérirai ?

FRANÇOIS DE PAULE

Peut-être.

LOUIS

Oui, vous le promettez

Je vais tout dire.

FRANÇOIS DE PAULE

A moi ?

LOUIS

Je le veux : écoute

FRANÇOIS DE PAULE, *qui s'assied, tandis que le roi*
reste debout les mains jointes.

Pécheur, qui m'appellez à ce saint ministère
Parlez donc.

LOUIS, *après avoir dit mentalement son Confiteor.*
Je ne puis et je n'ose me taire.

FRANÇOIS DE PAULE

Qu'avez vous fait ?

LOUIS

L'effroi qu'il conçut du dauphin
Fit mourir le feu roi de langueur et de faim.
FRANÇOIS DE PAULE
Un fils a de son père abrégé la vieillesse !

LOUIS

Le dauphin... c'était moi.

FRANÇOIS DE PAULE

Vous !

LOUIS

Mais tant de faiblesse
Perdait tout, livrait tout aux mains d'un favori :
La France périssait, si le roi n'eût péri.
Les intérêts d'Etat sont des raisons si hautes !...

FRANÇOIS DE PAULE

Confessez, mauvais fils, n'excusez pas vos fautes !

LOUIS

J'avais un frère.

FRANÇOIS DE PAULE

Eh bien !

LOUIS

Qui fut... empoisonné.
FRANÇOIS DE PAULE
Le fut-il par votre ordre ?

LOUIS

Ils l'ont tous soupçonné.
FRANÇOIS DE PAULE

Dieu !

LOUIS

Si ceux qui l'ont dit tombaient en ma puissance !
FRANÇOIS DE PAULE

Est-ce vrai ?

LOUIS

Du cercueil son spectre qui s'élance
Peut seul m'en accuser avec impunité.
FRANÇOIS DE PAULE

C'est donc vrai ?

LOUIS

Mais le traître, il l'avait mérité.

FRANÇOIS DE PAULE, *se levant*

Et contre ses remords ton cœur cherche un refuge
Tremble ! j'étais ton frère et je deviens ton juge
Ecrasé sous ta faute au pied du tribunal,
Baisse donc maintenant, courbe ton front royal.
Rentre dans le néant, majesté périssable !
Je ne vois plus le roi, j'écoute le coupable.
Fratricide, à genoux !

LOUIS, *tombant à genoux.*

Je frémis !

FRANÇOIS DE PAULE

Repens-toi.

LOUIS, *se trainant jusqu'à lui et s'attachant à ses habits.*

C'est ma faute, ma faute, ayez pitié de moi
En frappant ma poitrine, à genoux je déplore,
Sans y chercher d'excuse, un autre crime encore

FRANÇOIS DE PAULE, *qui retombe assis.*
Ce n'est pas tout ?

LOUIS

Nemours !... il avait conspiré
Mais sa mort... son forfait du moins est avéré
Mais sous son échafaud ses enfants dont les larmes
Trois fois contre son maître il avait pris les armes
Sa vie, en s'échappant, a rejailli sur eux.

(*En se relevant.*)

C'était juste.

FRANÇOIS DE PAULE, *le rejetant à genoux.*

Ah ! cruel !

LOUIS

Juste, mais rigoureux :

J'en conviens : j'ai puni... non, j'ai commis des

[crimes

Dans l'air le nœud fatal étouffa mes victimes

L'acier les déchira dans un puits meurtrier

L'onde fut mon bourreau, la terre mon géolier

Des captifs que ces tours couvrent de leurs murs

[raillés

Gémissent oubliés au fond de ses entrailles.

FRANÇOIS DE PAULE

Ah ! puisqu'il est des maux que tu peux réparer
Viens !

LOUIS, *debout.*

Où donc ?

FRANÇOIS DE PAULE

Ces captifs, allons les délivrer.

LOUIS

L'intérêt le défend.

FRANÇOIS DE PAULE, *aux pieds du roi.*

La charité l'ordonne :

Viens, viens sauver ton âme.

LOUIS

En risquant ma couronne !

Roi, je ne le veux pas.

FRANÇOIS DE PAULE

Mais tu le dois, chrétien.

LOUIS

Je me suis repenti, c'est assez.

FRANÇOIS DE PAULE, *se relevant.*

Ce n'est rien.

LOUIS

N'ai-je pas de mes torts fait un aveu sincère ?

FRANÇOIS DE PAULE

Ils ne s'effacent pas, tant qu'on y persévère.

LOUIS

L'Eglise a des pardons qu'un roi peut acheter.

FRANÇOIS DE PAULE

Dieu ne vend pas les siens ; il faut les mériter.

LOUIS, *avec désespoir.*

Ils me sont dévolus, et par droit de misère !

Ah ! si dans mes tourments vous descendiez, mon

Je vous arracherais des larmes de pitié ! [père,

Les angoisses du corps n'en sont qu'une moitié,

Poignante, intolérable, et la moindre peut-être.

Je ne me plains qu'aux lieux où je ne puis pas être.

En vain je sors de moi : fils rebelle jadis,

Je me vois dans mon père et me crains dans mon

[fils.

Je n'ai pas un ami : je hais ou je méprise ;

L'effroi me tord le cœur sans jamais lâcher prise

Il n'est point de retraite où j'échappe aux remords

Je veux fuir les vivants, je suis avec les morts.

Ce sont des jours affreux ; j'ai des nuits plus terri-

[bles :

L'ombre pour m'abuser prend des formes visibles ;

Le silence me parle, et mon Sauveur me dit,
 Quand je viens te prier : Que me veux-tu, maudit !
 Un démon, si je dors, s'assied sur ma poitrine,
 Je l'écarte ; un fer nu s'y plonge et m'assassine.
 Je me lève éperdu ; des flots de sang humain
 Viennent battre ma couche ; elle y nage, et ma main
 Que penche sur leur gouffre une main qui la glace
 Sent des lambeaux hideux monter à leur surface..

FRANÇOIS DE PAULE

Malheureux ! que dis-tu ?

LOUIS

Vous frémissez : eh bien !
 Mes veilles, les voilà ! ce sommeil, c'est le mien ;
 C'est ma vie ; et mourant, j'en ai soif, je veux vivre
 Et ce calice amer, dont le poison m'enivre,
 De toutes mes douleurs cet horrible aliment
 La peur de l'épuiser est mon plus grand tourment

FRANÇOIS DE PAULE

Viens donc, en essayant du pardon des injures
 Viens de ton agonie apaiser les tortures :
 Un acte de bonté te rendra le sommeil,
 Et quelques voix du moins béniront ton réveil
 N'hésite pas.

LOUIS

Plus tard !

FRANÇOIS DE PAULE

Dieu voudra-t-il t'attendre ?

LOUIS

Demain !

FRANÇOIS DE PAULE

Mais dès demain la mort peut te surprendre
 Ce soir, dans un instant.

LOUIS

Je suis bien enfermé,

Bien défendu.

FRANÇOIS DE PAULE

L'est-on quand on n'est pas aimé ?

(En l'entraînant.)

Ah ! viens.

LOUIS, qui le repousse.

Non, laisse-moi du temps pour m'y résoudre

FRANÇOIS DE PAULE

Adieu donc, meurtrier, je ne saurais t'absoudre

LOUIS, avec terreur.

Quoi ! me condamnez-vous.

FRANÇOIS DE PAULE

Dieu peut tout pardonner ;
 Lorsqu'il hésite encore, dois-je te condamner ?
 Mais profite, ô mon fils, du répit qu'il t'accorde ;
 Pleure, conjure, obtiens de sa miséricorde
 Qu'enfin ton cœur brisé s'ouvre à ces malheureux,
 Pardonne, et que le jour recommence pour eux.
 Quand tu voulais fléchir la céleste vengeance,
 Du sein de leurs cachots, du fond de leur souffrance ;
 A ta voix qu'ils couvraient leurs cris ont répondu ;
 Fais-les taire, et de Dieu tu seras entendu.

SCÈNE VII

NEMOURS, LOUIS.

LOUIS, fait un pas pour suivre François de Paule ;
puis s'arrêtant.

Cédons : non, c'est faiblesse.

(Il va tomber à genoux sur son prie-Dieu.)

O comble de misère !

NEMOURS, qui entr'ouvre les rideaux, s'avance et
reste immobile, le poignard à la main.

Mon père, il vous laissa finir votre prière !

LOUIS, qui a placé son chapeau devant lui, s'adressant
à une des vierges de plomb qui y sont attachées.

Des affligés céleste appui,

Notre-Dame d'Embrun, tu sais, Vierge adorable,
 Qu'à bonne intention je reste inexorable.

A Dieu fais comprendre aujourd'hui

Que pour son plus grand avantage,

Je dois conserver sans partage

Un pouvoir qui me vient de lui.

La justice des rois veut être satisfaite ;

Ils ont, en punissant, droit à votre merci :

Que votre volonté soit faite,

Dieu clément, et la mienne aussi !

(En se levant.)

Reposons-nous enfin !

*(Il se retourne et se trouve vis-à-vis de Nemours qui
 s'élançe sur lui.)*

Que vois-je, ô ciel !

LOUIS XI
 NEMOURS
 Silence !
 LOUIS
 Je me tais.
 NEMOURS
 Pas un cri !
 LOUIS
 Non.
 NEMOURS
 Par leur vigilance
 Es-tu bien défendu ?
 LOUIS
 Nemours, je t'appartiens.
 NEMOURS
 Qui veut risquer ses jours est donc maître des tiens ?
 LOUIS
 Que veux-tu ?
 NEMOURS
 Te punir.
 LOUIS
 Juge-moi sans colère.
 NEMOURS
 Je ne suis pas ton juge.
 LOUIS
 Eh ! qui l'est donc ?
 NEMOURS
 Mon père.
 LOUIS
 Toi.
 NEMOURS
 Mon père.
 LOUIS
 Toi seul.
 NEMOURS
 Mon père.
 LOUIS
 Il me tuerait.
 NEMOURS
 Tu viens de te juger.
 LOUIS
 Sois clément.
 N'accomplis pas l'arrêt ;

NEMOURS
 Je suis juste.
 LOUIS
 Ecoute ma prière.
 NEMOURS
 Rappelle-toi la sienne et sa lettre dernière.
 LOUIS
 Je n'en ai pas reçu.
 NEMOURS
 Cet écrit déchirant
 Que tu lui renvoyas...
 LOUIS
 Moi, Nemours !
 NEMOURS
 Qu'en mourant
 Il portait sur son cœur, c'est tout mon héritage ;
 Le voilà : contre toi qu'il rende témoignage ;
 Imposteur, le voilà : regarde, lis.
 LOUIS
 Pitié !
 NEMOURS
 Lis, lis sous ce poignard, si tu l'as oublié.
 LOUIS
 Je ne puis.
 NEMOURS
 Sous le glaive il pouvait bien écrire :
 Là, comme il écrivait !
 LOUIS
 Non : je ne puis, j'expire,
 Ce poignard, que j'écarte et dont tu me poursuis,
 Il m'éblouit, m'aveugle ; oh ! non, non, je ne puis.
 NEMOURS
 Il faut l'entendre, au moins.
 LOUIS
 Miséricorde !
 NEMOURS
 Ecoute :
 Tu répondras.
 (Il lit.) (1)
 « Mon très redouté et souverain Seigneur, tant et
 (1) Dernière lettre de Jacques d'Armagnac, duc de Nemours,
 à Louis XI.

« si humblement que faire je peux, me recommande
à votre grâce et miséricorde. »

Eh bien ?

LOUIS

Je fus cruel, sans doute,

Mon fils est innocent, il a besoin d'appui :

Ah ! laisse-lui son père.

NEMOURS

(*Il lit.*)

« Faites-moi grâce et à mes pauvres enfants ! Ne
souffrez pas que pour mes péchés je meure à honte
et à confusion et qu'ils vivent en déshonneur et à
quérir leur pain. Pour Dieu, Sire, ayez pitié de moi
et de mes pauvres enfants ! »

Réponds-lui :

Qu'as-tu fais pour ses fils ?

LOUIS

Sur l'honneur je m'engage

A te livrer Tristan dont vos maux sont l'ouvrage.

NEMOURS, *lisant.*

« Ecrit en la cage de la Bastille le dernier de jan-
vier. »

Et lorsqu'il en sortit...

LOUIS

Oh ! ne t'en souviens pas !

NEMOURS

Le puis-je ? vois toi-même.

LOUIS, *égaré.*

Où donc, Nemours ?

NEMOURS, *lui montrant la lettre avec la pointe du poi-
gnard.*

Plus bas,

Lis cette fois.

LOUIS, *lisant.*

« Votre pauvre Jacques d'Armagnac »

NEMOURS

Le nom de ton ami d'enfance.

Et là... son sang !

LOUIS

Nemours, tu pleures.

NEMOURS

Ma vengeance

Te vendra cher ces pleurs.

LOUIS

Grand Dieu ! c'en est donc fait ?

NEMOURS

Pour que le châtiment soit égal au forfait

Par quel supplice affreux peut-elle être assouvie ?

LOUIS, *se traînant à ses pieds.*

Grâce !

NEMOURS

Il n'en est qu'un seul.

LOUIS, *qui se renverse frappé de terreur.*

C'est ma mort !

NEMOURS, *après avoir levé le poignard qu'il jette loin
de lui.*

C'est ta vie !

Qui, moi, t'en délivrer ! je t'ai vu trop souffrir,
Achève donc de vivre ou plutôt de mourir.

Meurs encor : meurs longtemps, pour que tes artifi-

Pour que tes cruautés t'amassent des supplices ; [ces,

Pour qu'à tes tristes jours chaque jour ajouté

Soit un avant-coureur de ton éternité.

Attends-la : que plus juste et plus impitoyable,

Elle vienne, à pas lents, te saisir plus coupable.

Dieu, je connais ses maux, j'ai reçu ses aveux ;

Pour me venger de lui, je m'unis à ses vœux :

Satisfaites, mon Dieu, son effroyable envie ;

Un miracle ! la vie ! ah ! prolongez sa vie !

(*Il s'élançe par la porte de l'appartement de Coitier.*)

SCÈNE VIII

LOUIS, puis TRISTAN, ECOSSAIS, CHEVALIERS,
SUITE DU ROI.

LOUIS, *pousse quelques sons inarticulés, et revenant
à lui.*

A l'aide !... à moi, Tristan ! au meutre !... du se-
[cours !

Des flambeaux ! accourez... il en veut à mes jours !

Il lève son poignard : de ses mains qu'on l'arrache ;

Lui, qu'on le tue !... il fuit ; mais c'est là qu'il se

[cache.

(*Montrant l'appartement de Coitier où Tristan court
avec des gardes,*

Un assassin ? là, là !... partout ! j'en vois partout.

(Aux Ecossais.)

Entourez-moi. Non, non ; je vous crains, je crains tout.
 Au pied de cette croix quelle est l'ombre qui passe ?
 Cherchez sous ces rideaux, on s'y parle à voix basse.
 Je vous dis qu'une voix a prononcé mon nom :
 Un d'eux s'est sous mon lit glissé par trahison.
 Quoi ! pour les découvrir votre recherche est vaine !
 Je les vois cependant ; cette chambre en est pleine :
 Je ne puis, si j'y reste, échapper au trépas...
 Place ! faites-moi place, et ne me quittez pas.
(Il s'élançe hors de la chambre, et tout le monde se précipite en désordre après lui.)

ACTE CINQUIÈME

Une salle du château : trois portes au fond. Sur un des côtés, un lit de repos près duquel est une table. — Au lever du rideau, les courtisans causent à voix basse, comme dans l'attente d'un grand événement ; quelques-uns marchent, d'autres assis ou debout, forment des groupes, le plus nombreux entoure le dauphin qui pleure.

SCÈNE I

CRAWFORD, TRISTAN, LE COMTE DE LUDE,
 LE DUC DE CRAON, LE DAUPHIN, COUR-
 TISANS.

LE COMTE DE LUDE, *au duc de Craon.*
 Complice, lui, Coitier !

LE DUC DE CRAON
 Lui-même.

LE COMTE DE LUDE
 Est-il possible ?

LE DUC DE CRAON

C'est vrai.

LE COMTE DE LUDE, *à Tristan, qui se promène avec Crawford.*

Seigneur Tristan !

TRISTAN, *en s'approchant.*

Comte !

LE COMTE DE LUDE

Quel crime horrible !

Quoi ! Nemours et Coitier ?...

TRISTAN

Ils mourront aujourd'hui,
 Si le maître l'ordonne en revenant à lui :
 Tous deux sont dans les iers.

LE DUC DE CRAON

Mais on dit qu'il expire,

Le roi ?

TRISTAN, *en se retournant pour rejoindre Crawford.*

Je crois, monsieur, qu'on a tort de le dire.

LE DUC DE CRAON

Il est bien insolent ; le roi va mieux.

LE COMTE DE LUDE

Ici

Les pairs sont convoqués, le parlement aussi,
 Tout cela sent la mort, et je vois en présence
 Le règne qui finit et celui qui commence.

UN OFFICIER DE LA CHAMBRE

Sa majesté reçoit les derniers sacrements :
 Debout, messieurs !

LE DAUPHIN, *s'agenouillant.*

Mon père !... encor quelques moments

Et je l'aurai perdu !

UN COURTISAN, *de manière à être entendu du Dauphin*

L'excellent fils !

(Tout le monde est levé ; silence de quelques instants.)

SCÈNE II

LES PRÉCÉDENTS, COMMINE.

COMMINE, *deux lettres à la main.*

Un page !

(A un de ceux qui se présentent.)

Pour le duc d'Orléans ! partez.

(A un autre.)

Que ce message

Soit rendu dans le jour au comte de Beaujeu :
 Hâtez-vous !

LE COMTE DE LUDE, *au duc de Craon.*

Deux courriers qui vont tout mettre en feu !

LE DUC DE CRAON

La comtesse, je crois, va faire diligence.

LE COMTE DE LUDE

Pensez-vous que le duc lui cède la régence ?